



HAL
open science

L'antiromantisme en situation coloniale : le cas algérien

Franck Laurent

► **To cite this version:**

Franck Laurent. L'antiromantisme en situation coloniale : le cas algérien. Cl. Millet. Politiques antiromantiques, Classiques Garnier, 2012, 978-2-8124-0498-6. hal-02290686

HAL Id: hal-02290686

<https://hal.science/hal-02290686>

Submitted on 17 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ANTIROMANTISME EN SITUATION COLONIALE : LE CAS ALGÉRIEN

Franck LAURENT

Le Mans Université – Labo 3L.AM

L'exotisme romantique n'a pas bonne presse. Notre modernité, ou postmodernité, lui reproche volontiers sa posture touristique, son goût immodéré pour le cliché rutilant, son peu d'aptitude à rendre compte du réel, sa tendance à transformer l'autre et l'ailleurs en effet d'art, en pur spectacle. Plus profondément, la critique de sensibilité tiers-mondiste, ou marquée par les études postcoloniales (on peut évoquer bien sûr l'*Orientalisme* de Saïd¹, mais déjà *L'Algérie des anthropologues*, de Lucas et Vatin²), constatant sa proximité chronologique avec le développement du second mouvement d'impérialisme européen, y voit souvent un auxiliaire plus ou moins conscient de la mentalité coloniale.

Ceci posé, cette défiance à l'égard de la vision romantique des « pays d'Orient » en butte au processus d'impérialisme européen, n'est pas nouveau. Si l'on se limite (comme on le fera ici) au cas de l'Algérie, on peut lui attribuer une histoire assez longue, remontant au moins aux années 1860. Bien des critiques adressées aux « orientalistes » romantiques (et plus étroitement aux voyageurs romantiques en Algérie) émergent à cette époque, et vont souvent perdurer, parfois jusqu'à nos jours. En revanche, ces critiques n'ont pas toujours, loin s'en faut, la même signification idéologique. Plus précisément, il apparaît que cet anti-romantisme en situation coloniale n'a pas toujours été au service, loin s'en faut, d'une critique anticoloniale. Bien au contraire.

Les voyageurs romantiques en Algérie³ appliquent globalement à cette nouvelle conquête française, les grands traits de l'exotisme : exaltation, au moins esthétique, de l'ailleurs et de l'autre, comme ailleurs et comme autre – et, corrélativement, tendance au gommage des réalités neuves issues de la conquête et des débuts de la colonisation. Gautier, dont le voyage en Algérie date de 1845, en a tiré quelques leçons dont certaines, sous forme de déclarations volontiers provocatrices, sont devenues légendaires. Selon Maxime du Camp :

Il racontait sérieusement qu'étant en Algérie en 1845, il avait déterminé le maréchal Bugeaud à renoncer à une expédition contre les Kabyles en lui démontrant que des peuplades dont le costume est plus élégant et plus ample que le nôtre doivent être considérées comme supérieures et protégées par des hommes intelligents⁴.

Et dans une lettre à sa famille, écrite à la fin de son périple, Gautier concluait :

¹ Edward W. Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Le Seuil, 1997 (1^{ère} éd. 1980 ; trad. De l'américain par Catherine Malamoud d'*Orientalism*, New York, Vintage Books, 1978).

² Philippe Lucas et Jean-Claude Vatin, *L'Algérie des anthropologues*, Paris, Maspero, 1975.

³ Voir notamment Franck Laurent, *Le Voyage en Algérie. Anthologie des voyageurs français dans l'Algérie coloniale (1830-1930)*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2008.

⁴ *Souvenirs littéraires*, Paris, Hachette, 1882-1883, p. 419

L'Algérie est un pays superbe où il n'y a que les Français de trop⁵.

Plusieurs générations d'anti-romantisme se sont appuyées sur des déclarations de ce genre, et sur l'attitude générale qu'elles paraissent révéler. Et, pendant longtemps, ces critiques furent rien moins qu'au service d'un discours anticolonial. On va en retracer ici quelques aspects, et quelques étapes.

L'anti-romantisme « réaliste-naturaliste-décadent »

Cet anti-romantisme est assez bien connu. Sa dénonciation du « mensonge romantique », relevant peut-être essentiellement d'une stratégie de distinction, s'applique avec une virulence particulière à l'approche « exotique » de l'Algérie. De ce point de vue, l'« étude » qu'Ernest Feydeau tire de son séjour à Alger en 1860 constitue sans doute l'un des premiers repères de l'anti-romantisme « réaliste » en contexte colonial⁶. En particulier, il s'agit d'en finir avec les principales figures exotiques du « personnel » indigène : entreprise de dégradation symbolique et imaginaire, qui se donne comme démystification, et qui affirme par exemple que le trop célèbre guerrier arabe n'est (ou n'est plus) qu'un officier d'Offenbach, et que la troublante moresque n'est (ou n'est plus) qu'une cocotte de province. Les paysages eux-mêmes font parfois les frais de cette entreprise. On voit ainsi émerger, des années 1860 à 1900, une série contre-clichés descriptifs, qui se comprennent surtout en relation négative avec la version romantique précédente. C'est le cas surtout, bien entendu, des sites particulièrement célèbres. Par exemple Alger vue de la mer. Alphonse Daudet, dans *Tartarin de Tarascon* décrit ainsi la Ville Blanche à l'arrivée de son héros :

Le *Zouave* venait d'entrer dans la rade [...]. En face, sur une colline, Alger-la-Blanche avec ses petites maisons d'un blanc mat qui descendent vers la mer, serrées les unes contre les autres. Un étalage de blanchisseuse sur le coteau de Meudon⁷.

Une trentaine d'années plus tard, Jean Lorrain reprendra la même rhétorique pour évoquer El-Kantara, au sud de Constantine, souvent perçue par la génération romantique comme la porte du Désert, et longtemps l'un des sites les plus célèbres d'Algérie :

El-Kantara, l'oasis entre toutes célébrée, renommée par les peintres ! J'y pressens, moi, un immense montage de cou. Le palmier lui-même y est une déception ; il y pousse par groupes de soixante à trois cents, clôturés de petits murs de terre et de galets pour la plupart effrités et croulants, et fait ainsi de la légendaire forêt de dattiers qu'on s' imagine un vaste échiquier de petites cultures privées, une véritable entreprise de maraîchers arabes, quelque chose comme un Argenteuil du Sahara dont le palmier serait l'asperge⁸.

⁵ Cité par Madeleine Cottin, dans son édition du *Voyage pittoresque en Algérie (1845)*, Genève-Paris, Droz, 1973, p. 54.

⁶ Ernest Feydeau, *Alger : étude*, Paris, Michel Lévy frères, 1862.

⁷ Alphonse Daudet, *Tartarin de Tarascon*, Geneviève van den Bogaert éd., Paris, Garnier-Flammarion, II, 2, p. 93, 1968.

⁸ Jean Lorrain, *Heures d'Afrique. Chroniques du Maghreb (1893-1898)*, Fathi Ghlamallah éd., Paris, L'Harmattan, « Les Introuvables », 1994, p. 123.

Meudon et Argenteuil : l'Algérie, somme toute, c'est la banlieue. N'en déplaise aux romantiques, il n'y a pas d'ailleurs, pas d'exotisme. Il n'y a que de l'ici et du même. Du moins, en Algérie. Expression paradoxale de la conquête et de ses conséquences ? La question peut être posée, car le propos de cet anti-romantisme demeure somme toute très ambigu. Dans cette entreprise de rabattement, volontiers satirique et grinçante, on peut lire, selon les cas, mais souvent intimement mêlés : une volonté de rupture, esthétique et éthique, avec la génération précédente ; une dénonciation de la colonisation comme banalisation et comme dégradation ; le déploiement d'un mépris de race pour le monde arabo-musulman, exalté à tort par l'exotisme romantique.

L'ambiguïté demeure, car la société coloniale ne bénéficie pas, chez ces auteurs, de leur dévaluation de l'Algérie traditionnelle. Bien au contraire : cette Algérie coloniale, que l'on ne peut plus désormais éviter, leur apparaît très généralement comme un monde raté, sans beauté ni valeur. À tel point que certains thèmes de l'exotisme romantique peuvent, par ce biais, être repris presque sans changement : ainsi la déploration de l'urbanisme à la française qui défigure les villes d'Algérie.

Ce n'est qu'au début du vingtième siècle qu'un anti-romantisme en situation coloniale va accéder à la cohérence idéologique, en reprenant à son compte l'essentiel de l'attitude réaliste-naturaliste, mais en levant l'ambiguïté qui la caractérisait, et en l'appuyant sur une authentique idéologie colonialiste.

L'affirmation coloniale : l'anti-romantisme de la « latinité »

C'est le moment de Louis Bertrand. Cet agrégé-normalien, fervent admirateur de Barrès (compatriote de Lorraine auquel il succédera à l'Académie française), nommé jeune professeur à Alger, acquiert sa première notoriété grâce à une série de romans « algériens » publiés dans les années 1900. Ses essais et ses récits de voyage vont faire de lui quelque chose comme l'« intellectuel organique » de l'Algérie française⁹, très influent dans la presse de droite de l'entre-deux-guerres. C'est à lui surtout qu'on doit le mythe, longtemps fameux (et efficace), de l'Afrique latine, selon lequel l'Afrique du Nord (et surtout l'Algérie) aurait été profondément et durablement romanisée, n'aurait jamais vraiment rien « pris » des invasions orientales ultérieures, arabe et turque notamment, et retrouverait sa vraie nature, renouerait avec son destin historique, grâce à la colonisation, sous autorité française, d'un peuple à la fois neuf et très ancien, *melting pot* de la vieille latinité, issu de tous les horizons de la Méditerranée nord-occidentale. Selon ce mythe historico-politique, l'Oriental, le musulman, n'est et ne fut jamais qu'un barbare qui ne sut, au mieux, dans ses meilleures époques, que transmettre en sourdine l'héritage latin :

Leur prétendue science, à part tout un fatras de commentaires théologiques et juridiques, se réduit à des compilations et à des déformations de la science et de la philosophie grecque ou latine. [...] Le moyen âge musulman, en Espagne, aussi bien qu'en Afrique, c'est la routine du vieux monde méditerranéen, c'est de la latinité stagnante¹⁰.

⁹ Selon la formule (héritée de Gramsci) de Thierry Fabre, dans *La Méditerranée française*, Paris, Maisonneuve et Larose, « Les Représentations de la Méditerranée », 2000, p. 55.

¹⁰ Louis Bertrand, *Devant l'Islam*, Paris, Plon, 1926, p. 239.

C'est aussi, de plus en plus clairement dans l'œuvre de Bertrand, un ennemi. Quant au romantique, coupable d'enthousiasme exotique à l'égard de l'Orient, c'est un esthète qui ferme les yeux au réel, un faussaire naïf ou retors, un niais, mais aussi, de plus en plus clairement, un traître.

Dès son premier grand essai consacré à ces questions (*Le Mirage oriental* (1908-1910)), publié à l'issue d'un voyage de près de deux ans en « Orient » (Turquie et Égypte surtout), Bertrand pose d'emblée, dans la section liminaire intitulée « Les « bons pots » de Théophile Gautier », les premiers termes de son anti-romantisme :

[...] les vieilles mœurs de l'Islam se sont tellement modifiées qu'un pacha, attablé à la terrasse du Café de la Paix, ne se distingue pas de ses voisins. Et, cependant, en dépit de ces transformations si évidentes, nous persistons à considérer l'Orient comme le suprême asile, - comme une sorte de conservatoire intangible, - de la couleur locale. Un bandeau a été mis sur nos yeux par nos poètes et nos romanciers, et nous n'avons pas le courage de le soulever. Nous nous obstinons à chercher l'Orient là où il n'est plus.

Rien n'y fait. Nous avons beau savoir que tout a changé, nous avons beau nous moquer nous-mêmes de notre candeur, nous restons, malgré tout et toujours, les lecteurs éblouis des *Orientales*. Cet Orient méditerranéen, qui est si près de nous, qui est si semblable à nos pays latins, nous le voyons toujours avec les yeux de nos grands-pères romantiques !

En 1836, Théophile Gautier écrivait à un de ses amis qui voyageaient en Algérie : « Rapportez-nous quelques bons pots de couleur locale ! » Nous n'avons guère varié depuis. Rapporter quelques-uns de ces « bons pots », c'est toujours, pour nous, la grande affaire. Manie puérile, avouons-le, car il faut, en Orient, beaucoup de bonne volonté, pour croire à cette fantasmagorie de l'exotisme, tel que nous le comprenons, et pour résister à la douche réfrigérante que la vue immédiate de la réalité inflige aux enthousiasmes les plus robustes¹¹.

Sur fond de rabattement « réaliste » (la « réalité » de l'Orient est bien plus laide que sa représentation romantique), on sent encore quelque hésitation dans ce texte : l'Orient romantique appartient désormais au passé, - à moins qu'il n'ait tout simplement jamais existé, hors des pages mensongères de « nos grands-pères romantiques ». Ce qui est sûr, c'est que, soumis à un regard moins superficiel que le leur, il apparaît clairement que « l'Orient » est bien plus proche de « nos pays latins » que du monde exotique arabo-musulman.

Le propos de Bertrand subit un raidissement assez sensible après la Première Guerre mondiale. Raidissement lié à la conscience aiguë et malheureuse d'une perte de puissance de l'Europe (et surtout de l'Europe coloniale), à la hantise renouvelée d'une révolte possible des « indigènes », au souvenir malheureux de la fatalité d'avoir eu à solliciter l'aide du barbare (l'Arabe et le Noir des troupes coloniales) au secours de la Civilisation menacée et, enfin, au contexte de la montée des fascismes européens. En 1926, *Devant l'Islam* fait montre d'une arabophobie plus radicale et, corrélativement, d'un anti-romantisme bien plus virulent :

[les orientaux, et notamment les musulmans] ne peuvent être que nos ennemis [...] les ennemis de la civilisation occidentale, pour ne pas dire de toute civilisation.

S'il en est ainsi, comment peut-on, chez nous, se tromper à ce point sur leurs sentiments, et continuer à les voir sous l'aspect le plus follement romanesque et sentimental ?

¹¹ Louis Bertrand, *Le Mirage oriental*, Paris, Perrin, p. 2.

C'est qu'il y a – particulièrement en France – un préjugé pro-islamique, pro-oriental, qui date des origines du romantisme et qui est défendu autant par la routine et l'auto-suggestion littéraire que par le fanatisme sectaire et aussi par les plus vulgaires intérêts. Depuis la franc-maçonnerie jusqu'à la littérature, en passant par les entreprises capitalistes et les agences touristiques, des légions de naïfs, de malins et d'imbéciles, sans parler de quelques artistes de génie, s'évertuent à entretenir et à faire flamboyer à nos yeux le vieux mirage oriental. [...]

Avec cette utopie, le prestige littéraire de l'Orient, l'amour de la turquerie et de toute la camelote et de tout le clinquant dit oriental ! On ne comprend pas ce goût de bariolage et du plâtras chez les descendants de ceux qui ont bâti Versailles, qui ont admiré Watteau et Claude Le Lorrain. Encore moins cette passion pour la mosquée, chez les petits-fils des hommes qui ont construit les cathédrales¹²...

Le thème architectural, ressassé par Bertrand dans toute son œuvre « orientale » (et notamment algérienne), ne se comprend guère que comme une machine de guerre contre la version romantique du thème, popularisé par les pages consacrées à l'Alhambra de Grenade par Chateaubriand¹³, et qui constitue l'un des vecteurs les plus durables de l'orientalisme romantiques (repris encore, on l'a vu, par la plupart des écrivains de la fin du XIX^e siècle). Pour Bertrand l'architecture arabe, loin d'être à l'origine de « notre » ogive gothique, est absolument surfaite, n'a rien d'original, et n'a fait que reproduire faiblement, sans génie aucun, les formules gréco-romaines – quand elle n'est pas tout bonnement le fruit d'artistes italiens ou provençaux¹⁴.

Recueilli dans *Devant l'Islam*, le texte consacré au centenaire du Cardinal de Lavigerie, le grand homme du catholicisme colonial en Afrique du Nord, permet de lever l'ambiguïté (que nous avons notée en ouverture du *Mirage oriental*) entre un Orient romantique dépassé ou mensonger. Désormais la chose est claire : l'Orient des Romantiques est un mensonge, au mieux une affabulation :

[En 1860, Lavigerie se rend en Syrie peu après les massacres de chrétiens] Pour la première fois, celui qui allait devenir le grand apôtre de l'Afrique musulmane prenait contact avec la barbarie et le fanatisme musulmans. Ce lui fut une secousse terrible, une leçon de choses, qu'il ne devait jamais plus oublier, - de ces choses qu'il faut avoir vu de ses yeux pour les croire réelles et pour en bien comprendre toute la signification. Pour cela, pour connaître ce que c'est que la barbarie, il faut avoir quitté le pays de douceur et de vieille civilisation qu'est la France. Le français moyen et sédentaire ne peut pas savoir, il n'a aucune idée du Barbare. Celui-ci est si habile à exploiter sa pitié, sa naïve sentimentalité humanitaire et surtout à profiter de son ignorance, ou de préjugés inextirpables créés et entretenus par toute une littérature ! Les romantiques, en cela, ont été de grands coupables. Avec leurs *Orientales*, ils ont mis sur nos yeux un bandeau d'illusion, que les coups les plus rudes de la réalité n'ont pas encore rompu. Les Hugo, les Gautier, les Loti nous ont inventé un Orient qui n'a pour ainsi dire rien de commun avec le vrai et qui continue à obséder de pauvres cervelles affolées d'exotisme. Eh bien ! l'Orient réel, Lavigerie l'eut sous les yeux au cours de ce voyage, devant cette tragédie sanglante, qui révélait et qui étalait au grand jour, avec le fond des âmes et des caractères, des causes d'inimitié permanente et plus ou moins dissimulées en temps de paix.¹⁵

¹² *Op. cit.*, p. 56-60.

¹³ Voir *Itinéraire de Paris à Jérusalem* et *Les Aventures du dernier Abencerage*.

¹⁴ Voir notamment *D'Alger la romantique à Fez la mystérieuse*, I, 2, Paris, Édition des Portiques, 1930, p. 55 et suivantes.

¹⁵ *Op. cit.*, p. 86-87

Enfin, peut-être encore plus net, les développements très structurés qui ouvrent le texte consacré à *Notre Afrique*, recueil-manifeste d'un collectif de romanciers « algérienistes » (vivant et pour la plupart nés dans l'Algérie coloniale – mais tous « Européens », à une ou deux exceptions près – plus ou moins fermement groupés autour de l'aîné, Robert Randau). Ce que Bertrand apprécie d'abord chez les « algérienistes », c'est de rompre enfin nettement avec l'héritage de l'orientalisme romantique :

D'abord, il est clair qu'ils s'éloignent de plus en plus du vieil exotisme romantique, quand ils ne le contredisent pas violemment.

Pour les romantiques et leurs épigones, le monde extérieur est un grand livre d'images que l'artiste feuillette d'un doigt curieux, uniquement pour son plaisir, pour se donner des spectacles et des émotions *étranges*. L'étrangeté devient, à ses yeux, la marque d'un art ou d'un caractère raffiné.

Aujourd'hui, les défauts de cette littérature périmée sautent aux yeux les moins prévenus. Cet exotisme nous apparaît comme une déformation et une mutilation systématique du réel. Car enfin, quelle façon superficielle, incomplète, et, avec cela, impertinente et puérole tout ensemble, de voir les choses ! Le romantique ou l'exotique semble dire à l'étranger : « je ne sais rien de vous, ni de votre pays, ni de votre histoire, mais cela m'est égal. Et même je ne veux rien savoir de tout cela, ni ce que vous êtes, ni ce que vous pensez, ni ce que vous valez, ni ce que vous signifiez par rapport à moi, ou au reste de l'univers. Je professe même que, moins je saurai de vous, mieux cela vaudra pour ce que j'entends faire de vous. Vous n'êtes pour moi que de la couleur et des lignes, des silhouettes pittoresques ou émouvantes, que je vais essayer de fixer par le pinceau ou par la plume. Que vous le vouliez ou non, vous allez poser devant moi. Et surtout, gardez-vous bien de déranger ou de démentir l'image que je me suis faite de vous. Je vous vois d'une certaine façon. Vous serez tels que je vous vois, ou vous ne serez point¹⁶. »

Ce développement semble étrangement proche des critiques postcoloniales sur la réification spectaculaire de l'autre, censée caractériser l'exotisme occidental, et romantique. Proximité paradoxale, et qui pourrait peut-être inciter à interroger de plus près la validité de ces critiques, qui semblent être passées si aisément d'un discours colonialiste assumé à un discours anticolonial et anti-impérial souvent militant... Mais la suite est peut-être plus intéressante encore, plus claire, et plus radicale :

On alléguera qu'il est des « exotiques », qui ne sont pas de simples impressionnistes, de simples amateurs d'art, qui ne sont pas non plus de simples passants dans les pays qu'ils décrivent, mais qu'ils y séjournent longuement, qu'ils s'y installent comme chez eux et qu'enfin ils s'efforcent de nous en donner une image vraie, après les avoir minutieusement étudiés : tel est le cas d'un Fromentin ou d'une Isabelle Eberhardt pour l'Algérie. [...] Oui, sans doute ! Mais il sied de remarquer tout de suite que c'est toujours en *étrangers* que l'un et l'autre se sont campés devant les choses d'Algérie. En somme, ce sont des *exotiques* selon la vieille formule romantique ; ce qui les attire et les séduit, c'est l'*étrangeté* des spectacles et des mœurs qu'ils ont sous leurs yeux. Ils s'en éprennent parce qu'elle contredit violemment leurs habitudes de civilisés. Isabelle Eberhardt a beau proclamer qu'elle est une nomade du Sud, avec une âme toute pareille à celle d'un Bédouin ou d'une femme qui vit sous la tente, elle sait très bien que cela n'est pas vrai et qu'elle reste, dans son fond, une nihiliste russe, venue du fond de sa Kalmouckie, et toute pourrie de littérature et

¹⁶ *Devant l'Islam*. éd.cit., p. 129-130.

d'idéologie occidentales. [...] On ne sait quel mystère l'attire vers l'homme du Sud. Il en est de même pour Fromentin, - et c'est là une attitude éminemment romantique¹⁷.

C'est bien l'attrait pour l'ailleurs et pour l'autre qui est ici condamné, au nom d'un impératif éthique et esthétique qui ne souffre aucune exception : il faut rester soi, en soi. Louis Bertrand dénonce ici les dangers de l'altérité intime, si souvent caractéristique du « moi » romantique. Le cas d'Isabelle Eberhardt, particulièrement emblématique, permet de dénoncer non seulement une illusion et un ratage, mais plus profondément une nature « pourrie », traître à la civilisation dans sa dérive arabophile, marque certaine d'une individualité apatride dégénérée, bolchévique en puissance, - mais à laquelle on s'empresse d'accoler l'exemple de Fromentin, censé souffrir de cette sulfureuse proximité, sous l'égide d'un romantisme destructeur d'identité.

A contrario, les « Algérienistes » savent qui ils sont, et connaissent leur devoir. Ils sont occidentaux, latins, et savent qu'ils doivent peindre et exalter l'œuvre latine de colonisation de l'Afrique : *leur* terre, par droit d'aïnesse autant que par droit de conquête. Ils savent surtout combien la valorisation exotique de l'indigène est, non seulement fautive, mais condamnable et dangereuse, dans le contexte de la colonisation :

[...] parmi les réalités neuves qu'ils se sont mis à considérer, la vie coloniale est certainement la plus importante. Sans négliger le passé, ils ont daigné accorder un regard au présent. En face de l'indigène, ils ont dressé le colon. Le colon existe à leurs yeux. Son effort les intéresse et même les passionne, et ils estiment qu'il y aurait ingratitude autant que sottise à dédaigner ou à rabaisser cet effort. Jusque-là, on s'en détournait avec horreur. On mettait le vaincu sur un piédestal. On le glorifiait contre tout bon sens et contre toute justice. Par quel miracle une pouillerie, une saleté, une misère et une laideur affligeantes, une stupidité et une barbarie toute pures devenaient-elles admirables dès qu'elles étaient arabe ou orientales ? [...] Mais si cet éloge de l'indigène était vrai, nous n'aurions plus qu'à nous en aller ! Ce serait un crime d'asservir une race qui serait notre égale, ou même qui nous serait supérieure, - et de vouloir lui imposer une civilisation qui serait loin de valoir la sienne. De parti pris, par pose littéraire toujours, ou par préjugé humanitaire, on se refusait à voir les tares, les vices irrémédiables du vaincu, tout ce qui, dans l'état actuel de la civilisation, le voue à une infériorité méritée et sans espoir. Au contraire, on s'acharnait à signaler triomphalement nos tares d'Européens et de civilisés. C'était proprement odieux ! Car, si, dans nos colonies, comme partout, il existe une tourbe d'aigrefins et de bas aventuriers cosmopolites, il y a aussi des hommes de labeur, d'énergie et d'obscur dévouement, dont la vie, quelquefois, n'est qu'un long héroïsme. Et je ne parle pas ici du militaire ou du missionnaire, - mais seulement de l'homme de la brousse, du colon, du défricheur, de l'entrepreneur, ou encore du modeste employé, ou du fonctionnaire colonial¹⁸.

Mais, étant chez eux, ces écrivains colons savent bien ce qu'il faut penser de la version romantique de l'Arabe :

Il y a chez la plupart d'entre eux un trait commun qui les différencie profondément des ordinaires écrivains coloniaux et aussi des antiques paladins de l'exotisme : c'est qu'ils sont, en Afrique, les fils du sol, c'est qu'ils y sont chez eux, comme je le marquais dès le début, et on ne saurait trop y insister.

¹⁷ *Devant l'Islam*, éd. cit., p. 130-132.

¹⁸ *Devant l'Islam*, éd. cit., p. 135-136.

[...] La position de ces nouveaux venus en face de leur sujet est tout autre que ceux des vieux exotiques. Ils l'abordent et l'envisagent dans un tout autre esprit. Ils jugent sans parti pris, ou tout au moins sans préjugé romantique, le « Bic » et la « Moukère », dont ils parlent la langue et qu'ils sont habitués à coudoyer depuis leur enfance. Encore une fois, ils sont chez eux¹⁹.

En somme, l'anti-romantisme de Louis Bertrand reprend, mais en l'adaptant au contexte colonial où il acquiert une acuité particulièrement forte, l'un des plus vieux motifs de l'anti-romantisme en France : le romantisme est étranger au génie français, quand il n'est pas traître à la nation française.

On ne saurait trop insister sur l'influence de Bertrand et de son « Algérie latine », au moins dans les milieux littéraires et intellectuels, en Algérie comme en Métropole. Et on ne saurait trop insister sur la place tenue par l'anti-romantisme dans cette idéologie, déterminante, obsédante, presque obsessionnelle.

On pourrait en donner pour preuve a contrario la réponse que Gabriel Audisio croit devoir faire à Louis Bertrand, dans tout un livre paru en 1936, *Sel de la mer*, deuxième volume de sa *Jeunesse de la Méditerranée*. Contre l'Afrique latine de Bertrand et de ses épigones (en particulier les algérianistes), contre une Méditerranée épurée de ses influences orientales, et notamment arabomusulmanes, Audisio défend alors l'idée d'une civilisation méditerranéenne fondamentalement métissée. Et, très logiquement, dans cette réponse, la question du romantisme apparaît névralgique :

Au nom de la Méditerranée et du génie méditerranéen, je m'élève contre l'exclusive adoration de Rome, parce que Rome est peut-être ce que la Méditerranée a produit de moins méditerranéen. Je veux remettre Rome « à sa place », qui est éminente, mais qui n'est ni le sommet ni le tout. Je veux montrer que l'oecuménicité de Rome n'est qu'une duperie. J'affirme que le génie méditerranéen se refuse à être réduit au génie latin et son humanisme aux humanités. Au latinisme d'érudition et de vers réguliers, où la mythologie virgilienne tient lieu de langage convenu, j'oppose l'incontestable romantisme méditerranéen. A cette latinité racornie, j'oppose tout ce qui a fait la civilisation méditerranéenne : la Grèce, l'Égypte, Judas, Carthage, le Christ, l'Islam. Et, pour tout dire, la vraie latinité elle-même²⁰ !

Mais quittons ces zones houleuses de la polémique, et abordons aux rivages plus sereins de la science universitaire.

L'anti-romantisme de l'Université d'Alger

Cet anti-romantisme-là nous est plus familier. Il a bercé notre enfance, si j'ose dire, et il n'est pas certain qu'il ait encore tout à fait vidé les lieux. C'est en quelque sorte l'anti-romantisme de la tradition universitaire française, avec toute sa condescendance et tous ses refus de lecture. Pourtant,

¹⁹ *Devant l'Islam*, éd. cit., p. 138. Parmi ces écrivains algérianistes, il y a aussi Elissa Rhaïss. On n'attendra pas de Louis Bertrand qu'il s'enthousiasme démesurément de cette présence « indigène » ; on remarquera en revanche que son commentaire renvoie l'écrivaine autochtone vers les rives de l'exotisme romantique : « celle-ci, douée d'un talent de conteur et d'une virtuosité verbale incontestable, mais trop encline à poétiser la vie indigène selon la formule du vieil exotisme » (p.140).

²⁰ Gabriel Audisio, *Jeunesse de la Méditerranée, II : Sel de la mer*, Paris, Gallimard, 1936, p. 94-95.

et sans mauvais procès d'intention, je lui crois une saveur particulière, d'avoir été professé dans ce cadre particulier, et à ce moment particulier de notre histoire.

Ainsi Pierre Martino, alors Doyen de la Faculté des Lettres d'Alger et chargé du chapitre consacré à « La Littérature algérienne » dans la vaste entreprise éditoriale, publiée chez Alcan, intitulée *Collection du centenaire de l'Algérie* (1931), s'empresse, avec moins d'énergie que Louis Bertrand, de démonétiser l'orientalisme algérien des romantiques :

La conquête de l'Algérie est contemporaine de l'expansion du romantisme en France. Rien d'étonnant qu'on l'ait vue, dès qu'on s'intéressa à elle, à travers les écrans familiers du romantisme. [...] Il y eut quelques tâtonnements au début, mais les poncifs furent vite créés. Chaque voyageur emporta de France avec lui son Algérie toute faite : comme ils passèrent très vite, presque tous, ils n'eurent que très peu à la retoucher²¹.

Littérature du cliché, ailleurs préfabriqué, voyageur pressé, nous connaissons déjà. Mais l'usage idéologique de cet anti-romantisme n'apparaît pas encore clairement. Patience, il approche :

Autre Prestige, Daudet n'était pas encore venu pour railler les mauresques trop délurées, expertes à attirer derrière elles l'Européen qui vient de débarquer, les yeux pleins d'un rêve des *Mille et une nuits*. Et Fromentin parlera fort révérencieusement de la belle Haouâ et de son amie Aichouna, comme de princesses de harem, qu'il aurait désenchantées ; et pourtant elles lui furent faciles ; elles avaient « montré leurs joues », elles sont cousines de Baïa, qui, bientôt, devant Tartarin consterné, vêtue d'une chemisette de gaze argentée et d'un grand pantalon rose tendre, chantera *Marco la Belle*, avec une casquette d'officier de marine sur la tête. Il nous est difficile, aujourd'hui que ce charme est rompu, de maintenir autour d'elles l'auréole de poésie et d'ingénuité que colorèrent les premiers littérateurs reçus dans leurs bonnes grâces²².

Qu'en termes élégants ces choses-là sont mises. Il est vrai qu'il faut être bien naïf, ou bien pervers, pour avoir idéalisé de la sorte la moresque, qui n'est après tout qu'une vulgaire prostituée. L'exotisme n'excuse pas tout. Mais, au fond, c'était déjà ce qu'on reprochait à Hugo. Notons aussi au passage cette invocation de *Tartarin* comprise comme œuvre de démystification salutaire, grand moment de vérité contre le mensonge romantique. Mythe critique dont il conviendrait de préciser la généalogie et les usages.

Le « romantisme » de Fromentin, esthétisant, idéalisant, mensonger, est bientôt dénoncé dans ce qu'il a de plus grave : il s'attache aux indigènes et il ignore les colons :

Avec plus de discrétion, plus de science que Théophile Gautier, Fromentin a tenté, comme lui, l'impossible gageure de donner, avec des mots, une image des horizons et des spectacles, aussi dessinée, aussi colorée que celle des tableaux, qui fixerait une fois pour toute la réalité vivante et la restituerait inchangée, cinquante ou cent ans après. Il n'a évidemment fixé qu'une façon de voir l'Algérie qui était celle de son temps, celle d'une école.

« Ce voyage, s'exclamait avec enthousiasme le bon maître Théophile Gautier, est une transposition d'art complète : au lieu de noircir sa plume d'encre, M. Fromentin trempe un pinceau dans les godets d'une boîte d'aquarelles, et lave des phrases que la typographie peut reproduire avec une idéale pureté de tons. » Nous sommes plus sceptiques, aujourd'hui, [...] nous

²¹ Volume IV (préfacé par le grand antiquisant de l'Afrique, Stéphane Gsell), p. 337

²² *Op. cit.*, p. 337.

n'estimons plus qu'il faille toujours regarder un horizon comme une succession ordonnée de plans, un ho comme un modèle plus ou moins drapé, et l'Arabe comme le plus parfait des modèles, parce qu'il évoque, dans un esprit préparé, des suggestions bibliques.

Fromentin a surtout apporté en Algérie les curiosités d'un peintre qui voyage, qui remplit d'esquisses son album ; sa conception de l'humanité est limitée par des préoccupations d'atelier, gênée par les possibilités d'expression de la peinture. Il a voulu voir l'Algérie « sans les Français ».²³

Cette dernière expression, inspirée du titre du récit de voyage *L'Inde sans les Anglais* de Pierre Loti, fit longtemps florès pour caractériser, et vilipender, l'exotisme orientalisant des romantiques appliqué à l'Algérie. On comprend bien que sa portée ne relève pas seulement de la critique littéraire.

Le propos est très comparable sous la plume de Charles Tailliard, vice-recteur de l'Académie d'Alger, et dont la thèse consacrée à *L'Algérie dans la littérature française* est éditée par Honoré Champion en 1925. Même idée d'une surdétermination très parisienne, voire corporatiste, du regard romantique porté sur l'Algérie : « La plupart de ces écrivains, en rédigeant leurs relations, songeaient à Paris ; ils étaient préoccupés par leurs lecteurs ; ils avaient parfois des théories d'art à servir²⁴ ». Même condescendance quant à la naïveté infantile qui présida chez eux au rêve d'Orient, marqué par cet « appel [...] au souvenir des *Mille et une nuits*, à ces images d'Orient que l'on s'est formées par les lectures de l'enfance²⁵ ». Même dénonciation d'un esthétisme antiréaliste, qui invalide totalement la qualité référentielle de leur témoignage : « C'est pour leur peinture qu'ils étaient en quête de sensations neuves et de thèmes exotiques. Aucun d'eux n'avait le dessein d'étudier l'Algérie pour elle-même ni de la faire connaître en France dans sa réalité²⁶ ». La critique des romantiques est rendue plus nette encore par sa contre-épreuve, l'exaltation de l'œuvre romanesque de Louis Bertrand, certes d'abord dirigée d'abord contre une certaine littérature « Fin-de-siècle », mais qui atteint également les romantiques :

Avec M. Louis Bertrand, pas de mièvreries, pas de petites notations hermétiques, pas de psychologie entortillée et perpétuellement ramenée au moi, mais de la santé, de la vigueur, une plénitude d'expression où se sentent l'abondance d'une force généreuse, des ressources d'énergies jamais épuisées dans la description du ciel, de la lumière, des paysages, de la mer : sa virtuosité va du simple trait à peine indiqué jusqu'aux tableaux les plus fastueusement riches²⁷ [.]

Là est la vérité, la beauté, la santé. Quant aux romantiques, quels que soient le mérite de leur style, ils souffrent décidément de cet amour pervers du pittoresque et de la couleur locale – passions peut-être point si innocentes après tout, comme l'a montré Louis Bertrand lui-même, et comme Charles Tailliard le note fort bien :

Les quartiers indigènes des villes, surtout d'Alger ou de Constantine, la cascade des terrasses blanches d'Alger furent, au contraire, des thèmes à description où chacun, pour ainsi dire, s'essaya : à plusieurs, la Kasbah d'Alger apparaît, avec ses habitants, comme la seule chose d'Alger

²³ P. 338-339

²⁴ *Op. cit.*, p. 404.

²⁵ *Op. cit.*, p. 405

²⁶ *Op. cit.*, p. 410.

²⁷ *Op. cit.*, p. 419-420

digne d'intérêt : par amour de la « couleur locale », quelques-uns de ces hommes de lettres, férus d'orientalisme, feraient bon marché de notre présence en Algérie ; nous déparons le pays ; nous gâtons le tableau : « [...] L'Algérie est un pays superbe où il n'y a que les Français de trop... » Fromentin dit la même chose, au fond, car on ne peut étendre à toute l'Algérie ce qu'il regrette en parlant d'Alger : « Quelle ville, mon cher ami ! A vrai dire, elle est déshonorée, puisqu'elle est française²⁸... »

Cette phrase de Gautier, décidément, eut une bien grande fortune critique. Il est piquant de constater qu'en 1973 encore, Madeleine Cottin, dans son édition critique du *Voyage pittoresque en Algérie* (Droz), tente d'en excuser son auteur, tout en reprenant l'essentiel de l'argumentation de Tailliard, référence à Fromentin comprise :

Gautier, voyageur féru de couleur locale, ne considère que le pittoresque des pays visités et il est coutumier de semblables boutades. Ainsi, pour l'Espagne : « J'ai toujours beaucoup regretté que les Mores ne soient pas restés maîtres de l'Espagne qui certainement n'a fait que perdre à leur expulsion. » (cf. *Tra los montes*, II, p. 253) [...] On retrouve le même leit-motiv dans *La Croix de Berry* : « La civilisation est l'ennemie naturelle de la beauté [...]. La barbarie – ou du moins la barbarie relative – a le secret de la forme et de la couleur » (lettre XXX). Eugène Fromentin s'exprimera de même dans : *Une Année dans le Sabe*²⁹.

À l'issue de cette brève enquête, force est de constater que l'orientalisme romantique n'a pas toujours été considéré comme l'auxiliaire esthétique adéquat du mouvement d'expansion colonial européen. Il est au contraire très tôt apparu comme suspect, sinon comme ennemi, à certains promoteurs de l'idéologie coloniale, parmi les plus cohérents. Même s'il ne s'agit pas d'ouvrir un procès en réhabilitation, il y a là un phénomène dont toute histoire des « cultures coloniales » se doit de tenir compte, et qui laisse augurer de l'extrême complexité, et de la dimension non-univoque, des liens qui se sont établis entre exotisme et colonialisme.

²⁸ *Op. cit.*, p. 341

²⁹ *Op. cit.*, p. 54, note 6.